

Clara LÉVY, *Le Roman d'une vie. Les livres de chevet et leurs lecteurs*

Paris, Hermann, coll. Société et pensées, 2015, 260 pages

Reynald Lahanque



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10570>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10570

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 424-426

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Reynald Lahanque, « Clara LÉVY, *Le Roman d'une vie. Les livres de chevet et leurs lecteurs* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10570> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10570>

Tous droits réservés

coprésence. D'autres aspects de la communication liés à l'emploi des TIC sont bien mis en évidence parmi lesquels une légèreté plus prononcée de l'auto-exhibition dans l'espace virtuel, la connexion simultanée dans plusieurs communications, source importante de menace des faces, les liens plus superficiels entre les membres du couple par rapport aux liens plus forts développés dans l'habitat traditionnel. Là encore, l'approche peut servir aux analyses visant la communication professionnelle sur des aspects liés à la politesse. Avec la réflexion sur l'influence des TIC dans notre vie intime, il s'avère que la communication, par son évolution inattendue, n'a pas fini de dévoiler toutes ses facettes. Par exemple, l'évolution technique pourrait déterminer des mutations importantes dans les interactions et notre vie.

L'analyse de la communication par l'image à travers les publicités et les sports (Stéphane Héas, pp. 129-210) confirme les stéréotypes concernant la différence de genre et montre que l'image masculine reste dominante dans cette création médiatique qu'il ne faut pas confondre avec la réalité. Des pistes de recherche pour l'image de l'institution sont faciles à repérer du point de vue de l'équilibre des genres.

Dans l'ensemble, les approches sont méritoires malgré certains problèmes de cohérence dans la présentation des idées ou des conclusions assez vagues dans certaines contributions, l'ouvrage constitue une lecture très utile pour les spécialistes en information-communication. Inspirés par le pragmatisme du monde actuel, les chapitres présentés sont à considérer comme des supports à la fois théoriques et pratiques à exploiter dans de nouvelles recherches et offrent des bibliographies riches et d'actualité.

Adela Drăgan

Département d'études romanes, université de Strasbourg,
F-67000
dragan@unistra.fr

Clara Lévy, *Le Roman d'une vie. Les livres de chevet et leurs lecteurs*

Paris, Hermann, coll. Société et pensées, 2015, 260 pages

L'ouvrage de la sociologue Clara Lévy s'inscrit dans le champ des études sur les usages sociaux de la lecture et il prend appui, notamment, sur les travaux de spécialistes comme Michel de Certeau, Bernard Lahire, Alain Viala ou Gérard Mauger. Il s'intéresse aux modalités d'appropriation des textes, au sens que les lecteurs leur attribuent, en prenant pour objet spécifique « les livres de chevet », au sens « d'ouvrages préférés ou de prédilection, auxquels on revient souvent » (p. 7). Les données ont été recueillies auprès d'une population de 115 lecteurs, 66 femmes

et 49 hommes, dont une forte majorité (85 %) détient au moins un diplôme de niveau bac + 2 ; les étudiants (41), les cadres et les professions intellectuelles (32) y sont donc surreprésentés, ce dont l'auteure prend acte en ne prétendant « ni à l'exhaustivité, ni même à la représentativité de l'ensemble du lectorat français actuel » (p. 10). De même, sur le plan de l'âge, on observe que les deux tiers des enquêtés ont moins de 35 ans et que 31 d'entre eux ont moins de 25 ans. La chercheuse est consciente de ces « biais », mais elle les estime compatibles avec l'objectif qu'elle poursuit : « Tenter de saisir le sens des affinités existant entre un ouvrage (ou un auteur) et un lecteur », en s'efforçant de « contextualiser sociologiquement ces affinités » (p. 12). Les propriétés sociales de chacun des lecteurs (sexe, âge, profession et catégorie socioprofessionnelle) sont systématiquement rappelées, en regard des titres des livres de chevet, à la faveur des très nombreux extraits d'entretiens qui sont cités et analysés. L'ensemble des données objectives de l'enquête est récapitulé dans des tableaux et des listes fort utiles fournies en annexes. Quant aux livres élus, 82 relèvent de la fiction, les romans (72) l'emportant de loin sur les autres catégories (poésie, théâtre, mangas) ; parmi les 33 textes non fictionnels, sont mentionnés des essais (19), des textes religieux (5), des autobiographies (5) et des guides de développement personnel (3).

L'hypothèse qui a guidé l'enquête et commandé la structure de l'ouvrage est celle de « la dimension identitaire prévalant dans l'élection du livre de chevet » (p. 10). Les quatre parties (qui donnent lieu à dix chapitres) permettent une réflexion progressive sur la relation intense nouée entre les lecteurs et leurs livres élus. La première étape est celle de l'étude des formes de « rencontres » avec le livre (pp. 21-71), la deuxième celle des types d'« attachements » qui s'y investissent (pp. 73-116). L'analyse s'enrichit ensuite grâce à la prise en compte de la matérialité du livre (du lieu où il est placé, du fait qu'on le prête ou non) et de « l'expertise » qu'il a ou non encouragée (« L'objet et le savoir », pp. 121-159), avant d'être approfondie dans la partie finale, la plus longue, consacrée aux « sources et ressources identitaires » du livre de chevet (pp. 161-210). Chaque partie contribue à décrire avec clarté le corpus des entretiens et à proposer des éléments d'analyse éclairants. Incontestables, ces apports à une sociologie des usages de la lecture appellent pourtant un certain nombre d'interrogations, sur le plan des concepts mobilisés dans l'explication, sur le choix des enquêtés et de leurs livres, et quant à la façon dont est appréhendée la spécificité de l'objet étudié.

La rencontre avec le livre de prédilection est placée sous le signe de la « rencontre heureuse », la connotation amoureuse se prolongeant dans la métaphore du

« coup de foudre » souvent invoquée par les enquêtés. Les circonstances de cette rencontre peuvent relever de la prescription scolaire, parfois rejetée dans un premier temps, ou du hasard. Divers cercles de sociabilité peuvent avoir joué un rôle, la famille (la mère plus souvent que le père), la fratrie, les amis (groupes de pairs réels ou virtuels *via* les réseaux sociaux), les médias (audiovisuels, surtout). Ce qu'il y a d'irrationnel dans la passion pour un livre est parfois avoué mais assumé : une jeune lectrice de Marc Lévy se dit consciente du côté « bateau », « neuneu », « un peu kitsch » d'un roman qu'elle est pourtant prête à relire « des centaines de fois » (p. 76). Le nombre élevé de témoignages semblables émanant de jeunes lecteurs pose, à l'évidence, un premier problème : comment, dans ce cas, parler du « roman d'une vie », comme l'annonce le titre de l'ouvrage, expression redoublée par « le livre d'une vie » (titre qui coiffe les parties III et IV) ? En quoi le long compagnonnage entretenu avec un livre ressemble-t-il à l'emportement adolescent, voué à se dissiper ? L'auteure de l'ouvrage semble être consciente du problème, mais comme celui-ci engage ses choix concernant la population de l'enquête, elle ne l'aborde qu'en passant, à la faveur de notes de bas de page. Dans la note 31 (p. 29), elle concède que, lorsque l'enquêté « n'a pas fini de construire son identité sociale, il est très difficile de savoir si le livre de chevet cité à l'enquêteur le demeurera le reste de son existence ou s'il s'agit d'une "tocado" liée à une étape de son cycle de vie ». Dans la note 46 (p. 55), à propos d'une jeune lectrice d'*Harry Potter*, elle introduit l'expression de « livre de chevet pour la période de l'enfance », en notant cette fois que ce livre est « le plus souvent abandonné ensuite » – affirmation corroborée par la note 115 (p. 162), les lecteurs concernés révélant avoir opté plus tard pour « un autre livre de chevet correspondant au passage à une autre des étapes de leur cycle de vie ». En bonne logique, il aurait donc fallu distinguer « le livre d'une vie » du livre lié à une étape de la vie, d'autant que c'est sous l'angle de sa dimension identitaire que le livre élu est ici considéré. La confusion est hélas, mais fort logiquement, reconduite dans la conclusion : « Les livres de chevet [...] tiennent, sur le long terme, une place essentielle dans la vie de nos enquêtés » (p. 211). Sur le court terme aussi, pourrait-on ajouter, pour peu qu'on ne confonde pas les investissements affectifs et cognitifs qui nourrissent les deux types d'attachement.

La question de l'âge n'est pas sans liens avec celle de la fréquence de la relecture, puisque le livre de chevet est défini comme un livre « auquel on revient souvent ». Mais une autre formule laisse planer une ambiguïté, « souvent » portant sur le fait même de relire : « Si l'ouvrage est désigné comme livre de chevet, c'est souvent parce qu'il a donné lieu à relecture » (p. 37).

Qu'en est-il lorsqu'il n'a pas été relu, même partiellement (cette lecture partielle étant une pratique maintes fois signalée, et bien décrite) ? De fait, une lectrice dit ne relire jamais (p. 133), mais c'est qu'elle a non pas tant un livre de chevet qu'un auteur de chevet (Amélie Nothomb), ce qui introduit une variante qui n'est pas thématisée comme telle, alors même qu'elle n'est pas ignorée, variante qui concerne des lecteurs qui ont élu des écrivains grand public (Marc Lévy, Stephen King), plus que tel ou tel de leurs livres. Dans d'autres cas, le plaisir est de savoir le livre disponible, à portée de main ; certains s'abstiennent même de relire le livre élu par peur d'être déçus ou, au contraire, de revivre des émotions trop fortes. Quant à la fréquence des relectures, elle apparaît très variable au gré des entretiens cités, mais il ne semble pas qu'elle ait été rigoureusement quantifiée, ni étudiée pour elle-même : on est peu renseigné sur ce qui se joue dans le fait de relire, sur ce qui se produit de nouveau dans la répétition même, sur le plaisir et les enjeux de la redécouverte. L'étude des « attachements » y aurait gagné, au-delà de considérations plus attendues : sur le privilège accordé à l'histoire racontée ; sur l'attention plus rare portée au style (à la dimension esthétique) ; sur les usages utilitaires (apprendre, réfléchir) ; sur les expériences émotionnelles (rire, pleurer) ou sur « l'effet anxiolytique » (p. 112) de la lecture – toutes choses qui ne semblent guère spécifiques au livre de chevet. En revanche, une autre facette de cette spécificité est bien mise en lumière, qui touche à l'objet livre : la place distinctive qui lui est accordée (ce qui tient lieu de « chevet ») ; les pratiques induites de savoir (lecture de critiques, de biographies, d'entretiens) ou de comportement (rencontres avec l'auteur, visite de sa tombe, carnet de citations, annotations dans les marges) ; le cas extrême est celui de la culture *fan*, aussi rare que celui de l'indifférence complète à ce qui n'est pas le texte.

Les témoignages recueillis font apparaître que, le plus souvent, les lecteurs pensent leur expérience à travers des catégories rudimentaires : l'opposition du fond et de la forme (de l'histoire et du style), de l'évasion et du réalisme, du simple et du compliqué (sur le plan de l'écriture), de l'utile et de l'agréable. Toutefois, certains expriment l'idée d'une expérience globale dont ces oppositions échouent à rendre compte. Ainsi invitent-ils la sociologue à s'affranchir elle-même de cet outillage conceptuel sommaire, afin de tenter d'analyser ce qui se joue en propre dans la relation singulière, répétée et intense, au livre de chevet – ce qui se traduit par des aperçus intéressants sur le lien indissociable entre le style et l'histoire (pp. 88-98), par exemple. La spécificité de l'objet d'étude est-elle pour autant ainsi mieux cernée ? On relève que Clara Lévy s'en remet, une première fois (pp. 88-89), à l'analyse de l'expérience esthétique proposée par Jean-Claude Passeron (« L'œil et ses

maîtres », postface au catalogue de l'exposition *Les Jolis Paysans peints*, Marseille, Musée des Beaux-Arts/Imerec, 1990, pp. 99-123) dans le domaine de la peinture, comme expérience complexe, « résultat d'un mélange de composantes hétérogènes » et source d'une « intensité de plaisir rebelle à l'analyse ». C'est ce même raisonnement par analogie qui prévaut dans la conclusion de l'ouvrage (pp. 211-213) : l'article de Jean-Claude Passeron y est longuement cité pour accréditer l'idée que la relation intense au livre de chevet relèverait, elle aussi, d'une expérience « mixte, mêlée, impure » (p. 212). Il se peut que l'analogie soit pertinente, mais elle appelait un prolongement argumenté, alors que l'auteur se contente de conclure que dans le choix du livre de chevet se combinent deux grandes attentes, le réalisme (retrouver la réalité) et l'évasion (s'abstraire de la réalité) – ce que l'on peut affirmer de toute lecture d'un livre de fiction (mais non des 33 textes non fictionnels de l'enquête). La spécificité du livre de chevet ne se situerait donc pas sur ce terrain, mais dans ce que l'auteur appelle les « sources et les ressources identitaires » du livre élu (p. 157).

En effet, la partie IV s'efforce de montrer que la « relation particulièrement forte et intense » entretenue avec le livre de chevet tient aux « échos identitaires » dont il est le support (p. 211). L'auteur analyse d'abord le cas, très fréquent, de l'« identification aux personnages » (pp. 161-171), avant de traiter de « l'identification aux situations » en distinguant sept « modalités alternatives d'identification » (pp. 173-196), modalités mises en rapport avec des formes d'identité. Le premier volet met à l'épreuve le concept d'identification, en pointant les manières variées dont les lecteurs ajustent leurs intérêts identitaires à l'univers du livre, se reconnaissent parfois dans plusieurs personnages ou se disent sensibles à leur humanité (aussi différents d'eux soient-ils). Ainsi la notion se dilue-t-elle et, parfois, comme le dit une lectrice d'*Harry Potter*, « on s'identifie sans s'identifier » (p. 170), ce que l'auteure trouve « intrinsèquement contradictoire » (p. 169), mais qui pourrait bien trahir que le concept imposé aux enquêtés est en partie discutable. La notion d'empathie, l'idée de compassion (chère à beaucoup d'écrivains), le fait de « se mettre à la place » du personnage (invoqué par quelques enquêtés), voici qui aurait pu décoisonner et enrichir la réflexion. Le second volet pose des problèmes différents : c'est par rapport à un trait identitaire réel de l'enquête que joue le processus d'identification. Le lecteur reconnaît quelque chose de lui dans le monde du livre (qu'il soit fictionnel ou non), une identité de profession, d'ambition sociale, de territoire, de culture ou de religion, une « identité de genre et/ou d'orientation sexuelle » (notons que l'auteure use souvent du terme *genre* pour désigner le sexe, la simple différence homme/femme). Plus floue est la notion d'« identité de ressenti », qui est appliquée

à de jeunes lecteurs et renvoie à un intérêt global pour l'univers du livre : il s'agit ici d'une similitude éprouvée et non d'une identité objective, d'une relation subjective et complexe où l'altérité joue probablement un rôle aussi grand que l'identité. Le privilège accordé à cette notion fait donc problème, lui aussi. Significativement, la dernière modalité retenue concerne « les identités contrariées » ou « fantasmées » : c'est pour celui qu'on n'est pas, qu'on aurait aimé devenir, que l'on se passionne. Mais n'est-ce pas là l'expérience de tout lecteur de roman que de jouer à être un autre ? Quant aux lecteurs de textes non fictionnels, ils appelaient manifestement une autre approche.

En résumé, la riche matière de l'enquête aurait gagné à être étudiée selon une problématique moins étroite et en fonction des grandes différences qui caractérisent les lecteurs et leurs livres. Comment tirer des conclusions générales sur le sens et les enjeux de la lecture à partir de cas aussi dissemblables : des étudiantes entichées de Marc Lévy, un professeur d'anglais de 53 ans qui butine inlassablement son livre sur le langage, une institutrice retraitée qui se régale des *Mots d'excuse*, un pharmacien passionné par ses *Incrovables Tracteurs*, des lecteurs de la Bible ou du Coran, ou encore une agrégée de lettres fidèle aux *Essais* de Montaigne ?

Reynald Lahanque

Lis, université de Lorraine, F-54000
rlahanque@me.com

Wenceslas LIZÉ, Delphine NAUDIER, Séverine SOFIO, dirs,
Les Stratèges de la notoriété. Intermédiaires et consécration dans les univers artistiques

Paris, Éd. des Archives contemporaines, 2014, 234 pages

Comment expliquer la construction des valeurs des artistes et des œuvres dans le cadre de l'activité des intermédiaires ? Dirigé par Wenceslas Lizé, Delphine Audier et Séverine Sofio, l'ouvrage développe une analyse des processus de construction sociale de (l'accès à) la notoriété dans différents secteurs de la production artistique à partir d'enquêtes et de recherches collectives.

Inconnu avant 2014 mais largement plébiscité par les festivaliers de « Jazz in Marciac » et « Jazz à Vienne », le succès international d'Ibrahim Maalouf suscite des interrogations. Il questionne notamment les rapports entre musiciens et publics ainsi que le rôle joué par les intermédiaires dans le champ de la consécration. Dans un domaine marqué par une forte incertitude et l'émergence de conceptions du jazz parfois radicalement opposées, les processus de négociation et de classement liés à l'émergence de nouvelles catégories